

La presse jeunesse en première ligne

ENTRETIEN CROISÉ AVEC MARION GILLOT ET BERTRAND FICHOU

La brutalité de l'actualité, notamment avec les attentats qui ont secoué la France ces dernières années, a renforcé la responsabilité de la presse jeunesse dans l'éducation aux médias et à l'information. Mais comment aborder la violence du monde au sein de ce rendez-vous régulier que constitue, pour l'enfant ou l'ado, la lecture de son magazine? Nous avons rencontré Marion Gillot, rédactrice en chef du *Monde des Ados*, et Bertrand Fichou, rédacteur en chef de *Youpi* et d'*Images Doc*, pour un entretien croisé sur le sujet.



Christophe Patris: Bertrand Fichou, vous avez consacré un numéro de *Youpi* à la Première Guerre mondiale. Pouvez-vous nous raconter comment la question de la violence s'est posée dans ce cas ?

Bertrand Fichou: Le traitement de la violence est un des sujets qui nous font le plus débattre en rédaction. *Youpi* et *Images Doc* sont plutôt dans un traitement « à froid » de la violence : lorsque nous parlons des Gaulois ou de la robotisation, nous ne rencontrons pas de problème majeur. Mais avec des sujets comme le racisme, le sexisme ou la Première Guerre mondiale, nous touchons à quelque chose de plus sensible et difficile à manier. Ce sont des bombes à retardement. Nous y allons donc très doucement, car le journalisme n'est pas une science exacte. Nous sentons d'ailleurs tout le monde aux aguets, observant si nous allons un peu trop loin – ou pas assez.

La question s'est-elle également posée pour *Le Monde des ados* ?

Marion Gillot: Bien sûr. En tant que news pour les 10-15 ans, nous ne pouvions pas passer à côté des commémorations de la guerre. Nous avons réfléchi à un angle sous lequel aborder le sujet, et nous avons choisi de présenter « cinq héros » de la Première Guerre mondiale. L'idée était d'incarner cette Première Guerre mondiale sans être frontalement dans le conflit, même si dans le dossier nous donnons des éléments de contexte.

B.F.: Pour *Youpi*, nous avons choisi de traiter le sujet avec le retour des tranchées d'un papa, à la fin de la guerre, et qui doit se réadapter à la vie.

Comment réagissent les lecteurs ?

M.G.: Une jeune lectrice nous a écrit pour nous reprocher le terme de « héros » : pour elle, des hommes qui se battent ne sont pas des héros, faire la guerre n'est pas bien. Nous avons des lecteurs qui ont un vrai point de vue sur la guerre et qui défendent la paix. Certains auraient peut-être préféré que l'on prenne plutôt le parti de dire « quelle connerie la guerre ! »

B.F.: À *Youpi*, nous avons régulièrement des retours de parents qui nous disent : et si vous leur parliez plutôt des petits lapins ? Nous parlons bien sûr des petits lapins ! Mais la guerre fait aussi partie du monde.



À la différence de la violence « à froid » dont vous parlez, la violence « chaude » est souvent accompagnée de photos elles-mêmes brutales ou choquantes. Est-ce que l'illustration d'un sujet se gère différemment de celle du texte ?

M.G. : Avec l'image, on monte en effet d'un cran. *Le Monde des ados* est fortement illustré de photos, mais dans aucun cas nous ne montrons d'images gratuitement. L'illustration sera toujours le support pour expliquer quelque chose, avec un choix éditorial réfléchi. Dans le cas de nos cinq « héros » de guerre, nous avons choisi de mélanger des photos et des illustrations. Le dossier en est moins violent que si nous avions fait un dossier illustré de documents historiques.

B.F. : Pour *Images Doc*, nous avons au contraire choisi de faire un dossier d'archives avec des photos, sans qu'elles soient violentes : le front, les destructions, mais sans montrer de sang. Dans les deux magazines, nous avons fait le choix de montrer des tranchées, de représenter la vie dans la terre : en photos pour *Images Doc*, en dessin dans *Youpi*. S'est alors posée la question de montrer des morts. Nous l'avons fait, avec précaution. Car même en dessin, c'est impressionnant.

Le choix de l'illustration, plutôt que de la photo, permet-il de réduire le degré de violence du sujet ?

B.F. : Ce qui est intéressant, lorsque l'on travaille avec des illustrateurs, c'est que nous pouvons gérer le degré de réalisme, qui va de l'hyperréalisme à ce que l'on appelle le « gros nez », c'est-à-dire des personnages vraiment non réalistes, aux traits arrondis, plus rassurants. C'est ce que nous avons fait avec Frédéric Joos dans ces représentations de la guerre. C'est un illustrateur au dessin très tendre, très doux, ce qui nous a permis d'atténuer cette violence. Le style graphique fait beaucoup.

Est-ce qu'il y a des sujets « trop » violents pour la presse jeunesse ?

B.F. : La violence n'est en tout cas pas un sujet tabou. Le seul sujet tabou chez *Youpi* serait plutôt « comment on fait les bébés ». Les parents ne sont pas toujours à l'aise avec ce genre de sujet. Étonnamment, ils sont un peu plus à l'aise sur la violence que sur le sexe. L'important est alors de bien traiter les sujets, en restant toujours au niveau de nos lecteurs.

M.G. : L'an dernier nous avons fait un dossier sur la sexualité. Une illustration montrait un enfant regardant son sexe dans une glace. Ça n'a pas plu

→
« Paul, soldat de la Grande Guerre »,
ill. Frédéric Joos,
in *Youpi*, n° 362,
novembre 2018.

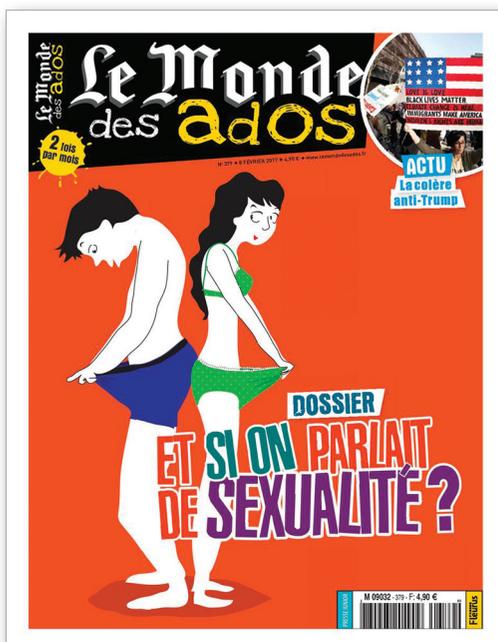


Entre deux attaques, Paul attend dans la boue. Avec ses compagnons, il vit dans une tranchée. C'est un fossé qu'ils ont creusé pour se protéger des bombes et des balles.

à quelques parents. L'un d'eux nous a écrit pour nous dire qu'il avait déchiré les pages du dossier pour ne pas que son enfant le lise. Une réaction elle-même violente! Mais nous n'avons pas constaté de vague de désabonnements pour autant.

« Comment faire pour que mon père cesse de boire? », « J'ai toujours très peur de décevoir les gens et qu'ils ne m'aient plus »... La violence vécue par les lecteurs fait de plus en plus irruption dans la presse jeunesse, notamment via le courrier des lecteurs du *Monde des Ados*. Comment traite-t-on cette forme particulière de violence? »

M.G. : Ce sont bien sûr de vraies questions que nous recevons. La première chose à faire, c'est de leur répondre. Nous nous appuyons toujours sur les conseils d'experts, tels que le Fil Santé Jeunes. Les ados se posent des questions sur ce qu'ils entendent, principalement à la télévision et sur les réseaux sociaux. Nous, nous essayons de les rassurer, de prendre du recul sur ce qu'ils vivent. Nous ne pouvons pas nous dire que nous n'allons pas parler du suicide sous prétexte que ce serait un sujet trop dur.



Dans le n° 413 du *Monde des ados*, on pouvait lire le témoignage d'une jeune lectrice qui confiait: « J'entends parler souvent de viols. Ces derniers mois, ça a fait la Une des médias et ça me fait de plus en plus peur ». Ce qui est frappant, c'est cette équation qui semble se dessiner entre: acte de violence + média = peur. Comment faire pour que le magazine ne devienne pas le vecteur d'une certaine psychose? »

B.F. : Nous devons répondre aux inquiétudes sans provoquer de nouvelles angoisses. Je me souviens d'une scène à la sortie d'une école, au moment des attentats, à New York. Une mère d'élève reprochait à l'institutrice d'avoir parlé des attentats en classe. Mais ce n'était pas elle qui en avait parlé, c'étaient les enfants! Ils avaient vu tomber les tours la veille sur l'écran de télévision familial. Chez les petits enfants, il n'y a pas de distance: si cela passe sur leur écran de télé, c'est que cela a lieu dans leur salon. Nous recevons parfois des retours de parents disant que parce que nous parlons de la guerre en Syrie, leur enfant redoute de se prendre une bombe sur la tête. Mais les parents ne se rendent pas toujours compte que ne pas en parler est bien pire que d'en parler.

Il semblerait donc que la presse jeunesse intervient en second lieu, après le choc de l'information découverte dans des médias adultes, pour en faire d'une certaine manière le service après-vente?

M.G. : Exactement. Je ne pense pas que nous allons au-devant des sujets d'actualité, ce sont plutôt eux qui nous arrivent.

B.F. : Parfois nous essayons de prendre les devants sur l'actualité. Bayard a par exemple édité un livret sur les violences sexuelles, distribué avec certains magazines du groupe. Mais il est vrai que généralement nous sommes plutôt là pour décrypter les choses qui se sont passées.

La violence serait-elle plus présente qu'avant dans le quotidien des ados?

M.G. : Si les ados écoutent du rap ou regardent des séries parfois violentes, nous ne pouvons pas ignorer le sujet. Il vaut mieux que nous en parlions, plutôt qu'ils aillent chercher leurs infos tout seuls d'une manière qui ne serait peut-être pas forcément la meilleure.

B.F. : Parfois des parents nous disent : le monde peut être plus joli que ce que vous en dites. Mais le monde est ce qu'il est. Et si vous ne parlez pas des problèmes à vos enfants, ils vont angoisser. À vous de décrypter les choses. D'autres nous disent : vous nous forcez à aborder des sujets délicats. Au final pourtant, les parents se rendent généralement compte de la richesse de la discussion provoquée avec leurs enfants.

Est-ce que la violence envahit plus la presse jeunesse qu'avant ?

B.F. : Je ne pense pas. Lorsque j'ai commencé à *Triolo*, à l'époque chez Fleurus, nous avions déjà un cahier central d'actualité plus « chaude » telles que les guerres, les conflits... La violence évolue dans le monde, la presse jeunesse suit le mouvement, ni plus ni moins.

M.G. : Est-ce qu'il faut montrer du sang et des morts pour dire que c'est la guerre en Syrie ? Je ne suis pas sûre. Montrer un enfant mort c'est compliqué, tant dans la presse jeunesse que celle pour les adultes.

B.F. : Nous sommes sans cesse dans le réglage. Que ce soit avec la sexualité, la violence, la guerre... Nous passons notre temps à justifier où nous allons avec ces sujets. Si l'image est un peu dure, il faut que le texte puisse contrebalancer. Le traitement de la violence repose toujours sur un équilibre, nous sommes toujours « à la limite ». Le plus beau compliment que l'on nous ait fait, à *Youpi*, est venu d'une petite fille qui a dit : « Dans *Youpi*, ils ne nous parlent pas comme si on était bêtes ». Les parents font ensuite leurs propres réglages, également.

Le traitement de la violence passe régulièrement par la personnification et la mise en récit, comme pour la fiction.

M.G. : Oui, c'est un angle possible pour ne pas traiter la violence frontalement. En octobre dernier nous avons fait un reportage sur la pauvreté à travers le portrait d'une adolescente vivant dans des conditions précaires, auprès de sa mère. L'histoire de cette jeune fille est très violente, mais le reportage évite de tomber dans le fatalisme. C'est un sujet qui au final donne la pêche. Nous aimons faire du journalisme de solutions. Plutôt que de dire « c'est vraiment très dur, elle

n'a vraiment rien », nous montrons que la vie de cette jeune fille est riche de plein de choses.

B.F. : Je pense que nous voulons tous montrer qu'il y a des gens qui s'en sortent, malgré la difficulté. Nous avons par exemple sorti un numéro d'*Images Doc* sur les injustices et les inégalités. Nous avons entre autres suivi une petite fille en fauteuil roulant dans son quotidien. Nous montrons qu'il y a des enfants qui n'ont pas les mêmes chances au départ, mais qui arrivent à s'en sortir. Nous voulons leur dire : c'est toi le citoyen de demain, c'est bien que tu te nourrisse de tout cela et que tu voies que des choses peuvent se faire. Dès que tu le pourras, tu agiras, toi aussi.

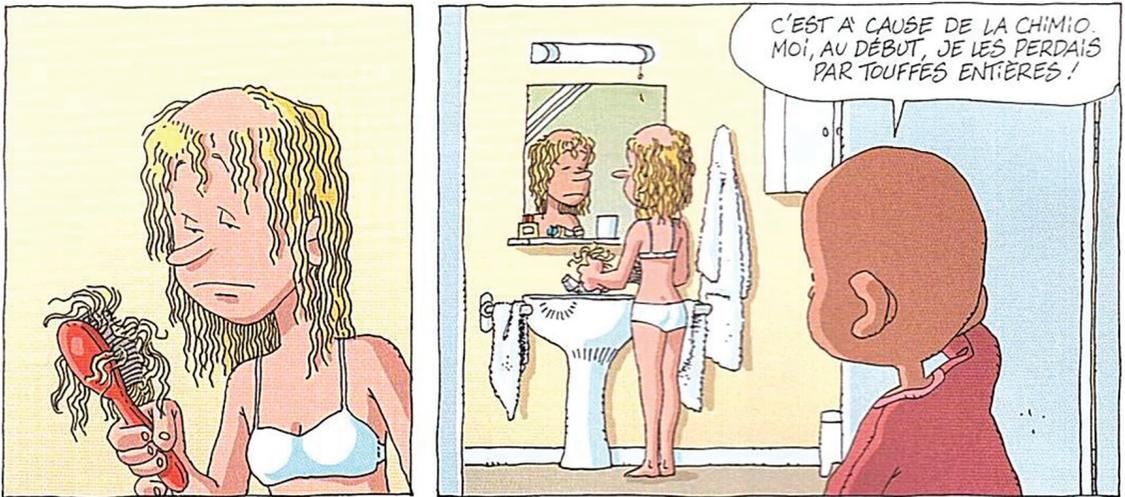
Dans ce numéro d'Images Doc, chaque sujet est introduit par un dessin d'humour. Est-ce que la dédramatisation est une manière d'arriver à parler de sujets violents ?

B.F. : L'humour ne rend pas l'actualité moins dramatique. C'est juste une façon de prendre un peu de recul, d'instaurer de la complicité avec le lecteur. Bien sûr, il faut faire attention à l'ellipse : plus on descend en âge, plus les choses doivent être explicites. Mais les jeunes lecteurs attendent que nous soyons francs, honnêtes et clairs, sans les angoisser.

Le n° 351 d'Images Doc propose un numéro sur les journalistes. La question de la violence y est principalement abordée dans la bande dessinée relatant l'enlèvement de Florence Aubenas. Cela ne pouvait-il se traiter que par le biais de la fiction ?

B.F. : Attention, ce n'est pas une mise en fiction, c'est sa vraie vie ! Raconter la vie de Florence Aubenas, c'est comme raconter l'histoire d'une ado vivant dans la précarité. Ici la fiction sert juste de mode de récit, mais nous racontons des choses vraies, sur un mode documentaire.

M.G. : Dans *Le Monde des ados*, nous publions depuis ses débuts les planches de la BD « Boule à Zéro », qui montre avec humour le quotidien à l'hôpital d'une petite fille atteinte d'un cancer. C'est difficile de parler de la mort. Pour compléter la BD et expliquer ce qu'était le cancer, nous avons alors fait le portrait d'ados atteints de cancer. Lorsque nous y sommes retournés l'an d'après pour donner de leurs nouvelles à nos lecteurs, l'une



↑

Boule à zéro d'Ernst et Zidrou, publié depuis ses débuts dans *Le Monde des ados*.

d'entre eux était décédée. Bien sûr que c'est un sujet difficile, mais nous ne nous sommes pas posé la question d'en parler ou pas. Ça existe, donc nous devons en parler.

Est-ce que le sujet écologique ne constitue pas un tournant dans la violence, en ce qu'il est irrémédiable?

B.F. : Il y a un écueil à éviter, qui est de dire : puisque les cétacés sont en voie d'extinction, envoie-nous un beau dessin pour sauver une baleine. Là, ce serait prendre les lecteurs pour des imbéciles. Parce que non, un dessin n'y changera rien. À 6 ans, nous leur disons qu'ils ne peuvent rien faire pour sauver les baleines. C'est normal, ils n'ont que 6 ans ! En revanche, ils peuvent s'intéresser aux animaux, apprendre ce que d'autres font déjà - et lorsqu'ils seront grands, ils pourront agir à leur tour.

M.G. : Il faut leur dire la réalité des choses et ne pas leur cacher les informations. Il y a bien sûr des aspects du problème sur lesquels on ne peut pas revenir, mais il y en a d'autres pour lesquels nous pouvons peut-être limiter la casse. C'est cela que nous tentons de mettre en avant. Il ne faut dès lors pas se priver de communiquer des informations positives, lorsqu'elles arrivent. Mais il ne faut pas leur dire que le réchauffement climatique va s'inverser, parce que c'est faux.

La violence n'est-elle supportable que lorsqu'on l'associe à des sujets plus légers?

M.G. : C'est une question d'équilibre. Nous devons répondre à leurs questions, parler de l'actualité... Mais si à d'autres endroits du magazine nous pouvons nous permettre d'être un peu plus légers, ou en tout cas essayer de leur montrer qu'il y a des solutions, il ne faut pas s'en priver.

B.F. : Il faut montrer qu'au regard des autres époques, nous sommes dans le fil de l'Histoire, que chaque époque a sa difficulté. Bien sûr que ce que l'on vit aujourd'hui est violent. Mais vivre au Moyen-Âge, ce n'était pas forcément une partie de rigolade ! Les difficultés passées ont été surmontées. De manière subliminale, nous voulons leur montrer que les difficultés d'aujourd'hui sont vouées à l'être également. Il y a toujours eu des guerres et des massacres, mais nous sommes toujours là. Nous sommes un maillon de ce monde qui évolue, et cela ne va pas s'arrêter du jour au lendemain. En ce sens, les enfants d'aujourd'hui sont eux aussi voués à devenir des transmetteurs. ●

Interview menée le 26 novembre 2018 par Christophe Patris